

Chapitre 1

Méthodologie générale sur les deux épreuves du bac

Méthodologie de la dissertation

I. Définition de l'objectif « dissertation »

1. Il existe plusieurs manières de faire de la philosophie. La plus classique est l'écriture. La dissertation de philosophie n'est pas *la* philosophie en tant que telle. Un dialogue oral, un essai écrit, une conférence dans un colloque, une recherche isolée (etc.) sont autant de manières de faire de la philosophie. Il se trouve simplement qu'en France, on considère à juste titre que l'exercice de dissertation est un moyen efficace de tester la capacité d'un candidat à bâtir une réflexion philosophique. C'est donc un exercice artificiel, non une performance exigeant des dons naturels de créativité comparables à la fulgurance poétique. La dissertation n'est pas un discours **sur** la philosophie mais doit elle-même être **philosophique**, c'est-à-dire reposer sur une **problématisation** claire et précise du sujet à laquelle répond une **thèse argumentée**. Une « thèse » est bien une réponse au problème. Il s'agit en philosophie de **démontrer** la validité d'une thèse possible en utilisant les connaissances dont vous disposez. Le plan n'est pas préétabli selon l'ordre prétendument obligatoire « thèse-antithèse-synthèse » sans justifier votre démarche, comme si le fait de poser une réponse puis de la contredire dans une deuxième partie allait de soi. Un **plan dialectique** est un excellent **moyen** (mais un moyen seulement, et non une fin en soi) de démontrer quelque chose... à condition de justifier les transitions par la nécessité d'envisager d'autres hypothèses que celles envisagées. Chaque partie est une réponse à la totalité du sujet posé, à la problématique constituée dans l'introduction, et non une réflexion portant sur seulement un bout de la question posée.

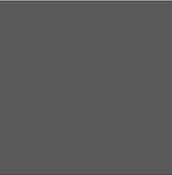
2. Problématiser, c'est définir l'enjeu universel d'une question posée. Un problème n'est « philosophique » que si et seulement si la question posée présente un caractère universel et incontournable, demande à être conceptualisée pour être résolue et que plusieurs réponses sont à la fois possibles mais contradictoires entre elles.

3. Un sujet de type bac ne repose pas sur la compréhension d'une seule notion et il sera attendu de vous que vous soyez capable de mettre en relation les notions entre elles, d'établir des liens et des synthèses. Il ne s'agit pas de répéter un cours mais d'en utiliser des éléments pour répondre à une problématique que vous aurez définie.

2. Réfléchir sur les enjeux

Il est impossible de commencer l'exercice de dissertation sans avoir au préalable analysé la question posée, sans avoir constitué une problématique, autrement dit sans avoir montré pourquoi cette question est si importante qu'il faut absolument la traiter. Une question n'est pas « philosophique » parce que certains auteurs qualifiés de « philosophes » l'ont considérée comme telle ; encore moins parce qu'il existerait *déjà* des réponses (= des thèses) philosophiques à cette question. On peut même considérer que le fait de s'abriter derrière des grandes philosophies pour éviter d'avoir à aborder directement la question posée et à la problématiser n'est qu'une manière (élégante, voire savante) de fuir la tâche, l'acte philosophique premier qui vous est demandé, à savoir montrer en quoi, malgré toutes les apparences, tous les préjugés, toutes les réponses déjà toutes faites, les « réponses » à *cette* question posée dans le sujet ne vont pas de soi. Nous disons bien cette question et pas une autre. L'un des pièges consiste à répondre non au sujet en tant que tel, mais à un sujet que l'on aurait aimé avoir. Si le mot « liberté » est présent dans le sujet, il peut être tentant de faire tout un devoir sur ce thème, sans pour autant répondre à la question posée. C'est donc l'ensemble de la question (de l'interrogation, car les sujets de bac sont toujours des questions) qu'il s'agira de traiter, et non l'un des termes plutôt ou au détriment de tous les autres.

Analyser un sujet, c'est réfléchir sur les présupposés de la question telle qu'elle est posée. Dans les échanges de tous les jours, il est fréquent que nous posions des questions qui supposent déjà une orientation des réponses possibles, ou qui supposent que nous soyons d'accord sur certaines choses qui rendent la question possible. Et c'est tout le problème ! Car les choses qui rendent possible le fait même de se poser telle ou telle question, nous ne nous en rendons même pas compte la plupart du temps. Par exemple, depuis plusieurs années, beaucoup de critiques de la psychanalyse ont insisté sur son caractère non scientifique, ce qui en soi est évidemment une critique d'autant plus légitime qu'il s'agissait au départ d'une méthode à prétention thérapeutique destinée à soulager, voire à guérir des gens. Montrer sa non-scientificité est donc d'une grande importance, et s'avère d'une extrême gravité pour les patients qui en ont fait l'objet. Mais si le sujet de bac est ainsi posé : « L'inconscient peut-il faire l'objet d'une science ? »,



il est très important de prendre du recul, certes sur la psychanalyse elle-même et sur ses prétentions scientifiques et médicales, mais également sur la critique : c'est là que vous ferez preuve de votre qualité de « philosophe ». Application : il n'est pas certain que toute la valeur de la psychanalyse ne réside et ne doive résider **que** dans sa scientificité, et quand bien même la plupart des psychanalystes (mal) orientés par Freud ont pu s'enfermer dans cette prétention jusqu'à donner raison à ses détracteurs, d'autres voies étaient possibles, d'autres manières de valoriser cette méthode sont à explorer. Le fait que l'inconscient puisse faire l'objet d'une science ou non ne suffit pas à tout dire sur ce qu'il est, et donc sur ce que nous sommes tous. Par exemple, l'inconscient peut aussi faire l'objet d'un art, d'une politique, d'une économie, etc. La psychanalyse peut à juste titre être sévèrement critiquée pour ses insuffisances scientifiques et médicales, mais cela ne suffit pas à lui ôter toute légitimité à exister, pour autant qu'elle consente à évoluer ! Conclusion : une analyse de sujet doit prendre ne compte les réponses généralement entendues et qui, réflexion faite, ne vont pas de soi.

3. Comment « problématiser » ?

Il n'existe pas de question ni de thème *a priori* plus « philosophique » que d'autres. Une même réalité, un même thème, par exemple le fait de vivre, l'existence de cet arbre, les sentiments que nous éprouvons au quotidien, peuvent être abordés de manière scientifique, artistique ou philosophique. Le propre de l'approche philosophique d'une question est de s'interroger sur les conditions et les limites quant à la question elle-même. À quelle condition cette question a-t-elle un sens ? Pouvons-nous et devons nous y répondre ? Qu'est-ce que cela change de pouvoir y répondre ou non ? Le candidat doit toujours s'interroger sur l'importance de la question, et imaginer à quel point le fait d'envisager telle ou telle réponse a des conséquences sur la conception de l'humanité.

La problématisation réside dans la manière de considérer que la question posée admet plusieurs réponses cohérentes et contradictoires entre elles. Si une seule réponse s'impose à la pensée, il n'y a pas de problème philosophique. Tout apparaît alors évident. Le « jeu » de la problématisation consiste précisément à concevoir plusieurs thèses possibles, à les envisager non pas comme de simples options, mais comme des hypothèses que la réflexion argumentée viendra valider ou non. La problématisation constitue la difficulté la plus couramment énoncée par les élèves, à juste titre ; c'est elle qui fait d'un travail d'écriture une dissertation de philosophie. Sans problématique, et donc sans enjeu, les thèses en présence (les réponses) n'ont aucun sens. Il faut donc commencer par expliquer un minimum pourquoi il faut se poser cette question, ce que cela engage et implique sur plusieurs plans, et une fois l'importance de la question

envisagée, il faut concevoir les réponses possibles à la question et les arguments qui permettent de les fonder, en essayant (c'est une vraie difficulté) d'équilibrer les thèses en présence. Chaque partie du devoir est donc constituée d'une thèse répondant au sujet, comprenant les arguments et si possible les références et exemples permettant de les illustrer. La problématique est donc composée de l'examen des termes du sujet, de la mise en avant de l'importance de la question et de l'évocation des thèses possibles, en insistant bien sur le fait que ces thèses sont à la fois cohérentes et pourtant qu'elles se contredisent.

4. Analyser les contextes

Il faut préciser dans quel contexte on réfléchit. Pour y arriver, le candidat doit d'abord dégager les présupposés, les implications et les conséquences de la question. Par exemple, il peut analyser le sujet du point de vue logique et grammatical. Le verbe « pouvoir » est très fréquent dans les énoncés de bac, or, il est particulièrement chargé de sens, et doit faire l'objet d'une analyse à part entière.

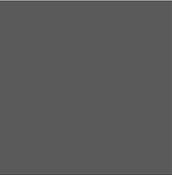
Application : « Une culture **peut-elle** être porteuse de valeurs universelles ? »

Ici, l'emploi du verbe conjugué « **peut-on** » nous permet de nous interroger sur la **possibilité** d'une culture à être porteuse de valeurs universelles, mais aussi sur la **légitimité** de celle-ci à le prétendre. Passer à côté de ce double sens du verbe pouvoir, c'est passer à côté de l'essentiel du sujet. Il est capital de bien insister sur le double sens du verbe **pouvoir**, qui tombe souvent dans les énoncés d'examen.

Un **contexte**, c'est également des présupposés culturels, sociaux, historiques. Certaines questions sont chargées du sens de l'époque dans laquelle elles sont posées. La difficulté est alors de tenir compte de ce contexte, sans pour autant considérer que le sujet n'est posé que pour « coller » à l'actualité, ce qui n'est jamais le cas. Les sujets de bac, comme les auteurs du programme et le programme de notions lui-même, font partie intégrante de l'histoire, et il serait absurde et prétentieux de considérer que la problématisation philosophique échappe à tout conditionnement historique. Deux illustrations : la place de la psychanalyse et des philosophies de l'histoire a considérablement diminué dans les sujets comme dans les cours et les notions, en témoigne la disparition pure et simple de la notion « L'histoire » dans les séries S. Pour autant, le candidat ne doit pas traiter le sujet en se basant sur l'actualité. La dissertation de philosophie ne relève pas du journalisme, elle doit viser une forme d'indépendance dans la réflexion, à défaut d'une totale neutralité.

Application. « Le rôle de l'historien est-il de juger ? » (proposé en 2010 en série ES).

Il faut éviter de s'engouffrer dans les réponses affirmatives (« oui parce que... ») ou négatives (« non parce que... ») en se basant sur le commentaire de l'actualité



des commémorations historiques, liées à la Grande Guerre, au débarquement de 1944 ou à la décolonisation. Évidemment, ces dimensions sont capitales. Mais le sujet a aussi une dimension épistémologique. L'histoire comme science humaine doit viser une connaissance objective du passé humain. Il faut donc s'interroger sur cette possibilité et déterminer les limites éventuelles d'une telle prétention. Dans un deuxième temps, il faut se demander si l'histoire doit se contenter de ne viser que cette objectivité, ou si elle doit vouloir atteindre un autre idéal en assumant sa part de subjectivité et donc d'engagement au sein même... de l'histoire. Le discours sur l'histoire fait partie de l'histoire. Reste à savoir si le devoir de l'historien est de nourrir ou de limiter son propre rôle historique.

Enfin, le candidat doit intégrer le contexte purement scolaire de la question, à savoir repérer les notions du programme étudiées en cours présentes dans le sujet.

Application. Considérons deux sujets. « Le désir peut-il se satisfaire de la réalité ? » (Série S, France métropolitaine, juin 2007). « Les faits parlent-ils d'eux-mêmes ? » (Antilles, Guyane, septembre 2007). La majorité des sujets contient explicitement des notions du programme, et c'est le cas pour le premier : le désir (inclus dans Le Sujet) et la réalité (La raison et le réel). Il est attendu du candidat qu'il fasse référence à ses connaissances, et donc à son cours. Le second est plus délicat, car il ne contient pas de notions du programme. Ni « les faits », ni « la parole » ne font partie des notions à étudier. Le candidat doit donc particulièrement être attentif au sens implicite de la question. L'expression métaphorique « les faits **parlent-ils** d'eux-mêmes ? » sous-entend que pour parvenir à être objectif, il faudrait s'en tenir aux faits tels que nous les percevons, sans rien leur ajouter. Il est attendu du candidat qu'il s'interroge un minimum sur la possibilité de « s'en tenir aux faits » en se basant sur de simples constats sans que la raison n'intervienne (ce qui par ailleurs est impossible), ce qui revient à analyser la question en s'aidant du cours portant sur La Raison et le Réel, mais sans que cela soit indiqué par l'énoncé.

5. Chercher les contradictions

Lorsque l'on ne sait pas où est la « problématique » et que l'analyse des termes et du contexte ne suffit pas à le préciser assez clairement dans notre esprit, il est utile d'imaginer les réponses possibles à la question, de trouver des arguments permettant de fonder ces réponses, en poussant celles-ci à l'extrême pour trouver une ou plusieurs contradictions entre les réponses. Le but n'est pas seulement de montrer qu'il existe plusieurs réponses possibles au sujet, ce qui donne toujours l'impression d'une forme de relativisme difficile à assumer, mais de montrer que le sujet est problématique dans la mesure où il existe plusieurs thèses possibles, à la fois logiques, fondées et cohérentes, mais pour autant

contradictoires entre elles, et surtout que nous n'avons pas d'autre choix que d'affronter cette contradiction. Si vous montrez qu'il existe plusieurs réponses qui se contredisent, c'est bien, mais pas suffisant. Il faut insister (c'est ce qui fait la différence) sur le fait que nous devons, en tant qu'êtres humains, affronter cette difficulté et tenter de la dépasser.

Application

« Faut-il préférer le bonheur à la vérité ? » (série ES, 2006). Il est judicieux de montrer qu'au moins deux thèses s'affrontent, par exemple l'utilitarisme moral (selon lequel le bien-être est la valeur suprême) et l'idéalisme (selon lequel la vérité vaut davantage que le bonheur qui n'est pas un idéal moral autonome). Mais une fois le travail d'argumentation effectué, il faut montrer que nous n'avons pas le choix, qu'aucun être humain n'échappe, dans sa vie, à ce dilemme, d'avoir à opter entre un bien-être et une vérité, et que nous ne pouvons échapper à la responsabilité d'inventer une solution.

L'intérêt de pousser à l'extrême les thèses en présence réside dans la possibilité de montrer qu'elles aboutissent à des apories (= impasses), qu'il convient alors de nuancer ces thèses, et d'inventer une autre voie. Cela peut constituer le sens d'une troisième partie du devoir.

6. L'introduction : reformulation, conceptualisation, problématisation et plan

Ces trois exigences constituent le *sens* de la dissertation. Il faut qu'elles apparaissent dès l'introduction. Introduire un sujet, c'est expliquer en quoi la question posée est importante et incontournable, parfois malgré les apparences.

À éviter absolument : « De tout temps les hommes se sont toujours demandé si... », ou « Les philosophes se sont toujours intéressés à la question... », d'abord parce qu'il y a des chances pour que cela soit tout simplement faux, ensuite parce que quand bien même les philosophes se seraient intéressés depuis longtemps à cette question, cela ne suffirait pas à en constituer un intérêt universel *a priori* légitime.

6.1. La reformulation

Reformuler, c'est reposer la question du sujet avec d'autres mots afin de montrer au correcteur que vous avez compris le sujet. C'est la manière la plus efficace de vérifier la compréhension d'un propos. Dans la vie quotidienne, nous faisons parfois la même chose, par exemple lorsque nous voulons vérifier que ce que nous avons dit a bien été compris.

Exemple. Considérons l'énoncé suivant : « Faut-il aimer pour respecter ? »



Reformulation : Est-il nécessaire (pour « faut-il ») d'éprouver un sentiment d'attachement très fort (pour « aimer ») pour pouvoir considérer autrui comme un être ayant une valeur absolue et non relative à un usage ou un intérêt quelconque (pour « respecter ») ?

Remarque : une reformulation n'est pas un exercice de style, mais une simple manière d'exprimer une compréhension. Avec un peu d'entraînement, non seulement vous y parviendrez, mais vous aurez tendance à associer la reformulation et la mise en évidence de la problématique. En effet, la compréhension de l'importance philosophique de la question (la problématique) n'est évidemment pas opposable à la reformulation. Celle-ci ne sert qu'à préparer celle-là.

6.2. La conceptualisation

Un concept est un outil mental permettant de se **représenter** le réel. Concevoir, c'est ramener la **diversité** de la réalité que l'on peut plus ou moins percevoir à l'**unité** d'une représentation. On peut avoir une approche minimale des concepts et ne voir en eux que des outils du langage servant à exprimer les choses sous un même nom. Le concept de « table » permet de reconnaître toutes les tables au-delà de leur diversité et de leurs apparences. Sans « concept » de ce genre, nous ne serions pas capables de nous adapter au réel, d'agir ni même de penser quoi que ce soit. Au sens faible, un concept est donc une idée générale permettant de totaliser toutes les idées particulières. Posséder le concept de triangle dans son esprit permet de reconnaître telle figure comme étant un triangle, et ce n'est pas parce que nous avons déjà perçu mille triangles que nous avons le pouvoir de les concevoir, mais au contraire, c'est parce que nous avons conçu le triangle que nous pouvons les reconnaître à travers un schéma ou une figure. Au sens fort, un *concept* est un mode de représentation qui vise à atteindre l'essence profonde d'une réalité. Les concepts de « durée » (Bergson) ou de « néant » (Sartre) permettent de représenter des réalités d'une manière nouvelle afin de les comprendre. Les grands philosophes inventent des concepts. Au bac, il ne s'agit que de savoir les utiliser pour bâtir une réflexion argumentée permettant de répondre à une problématique posée. Un sujet de bac doit être reformulé et conceptualisé. Autrement dit, il faut définir les termes du sujet afin de préciser dans quel sens vous allez utiliser les mots qui constituent l'énoncé.

6.3. La problématisation

C'est le cœur de l'introduction, c'est elle qui permet de voir si le candidat a compris le sujet et se donne les bons moyens, par le plan qu'il construit, d'y répondre. Une problématisation sert à montrer que les réponses prétendent